

Fiction

Patrick Bergeron, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Pierrette Boivin,
Soundouss El Kettani, Andrée Ferretti, Émilie Fortin, Louis Jolicoeur,
Alexandre Lizotte, François Ouellet, Yvon Poulin, Judy Quinn, Simon Roy et
Vincent Thibault

Numéro 129, hiver 2012–2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

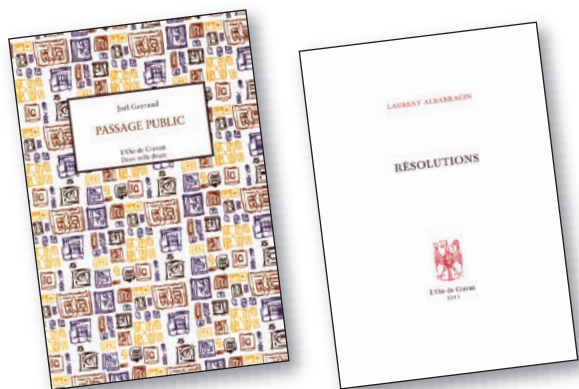
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, P., Bélanger, G., Bernard, M., Boivin, P., El Kettani, S., Ferretti, A., Fortin, É., Jolicoeur, L., Lizotte, A., Ouellet, F., Poulin, Y., Quinn, J., Roy, S. & Thibault, V. (2012). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (129), 25–33.

L'Oie de Cravan, un Argentin à découvrir



Joël Gayraud

PASSAGE PUBLIC

L'Oie de Cravan, Montréal, 2012, 53 p. ; 14 \$

Laurent Albarracin

RÉSOLUTIONS

L'Oie de Cravan, Montréal, 2012, 73 p. ; 14 \$

Les éditions de L'Oie de Cravan nous offraient au printemps dernier deux livres aux couvertures fort attrayantes, écrits par des écrivains français réinventant pour l'un le récit de voyage et pour l'autre le recueil d'aphorismes.

Dans *Passage public*, on suit Joël Gayraud dans ses errances à travers de grandes et moins grandes villes d'Europe – Prague, Rome, Uzerche en Corrèze –, et surtout Paris, dont il semble connaître les recoins les plus singuliers. Ainsi nous amène-t-il dans ce parc de l'enfance, le square d'Anvers, à une époque où les jeux tenaient plus du théâtre que de la performance, ou dans cette rue Sigmund Freud, entre le XIX^e arrondissement et la banlieue, sorte de *no man's land* ignoré par les graffiteurs mêmes, repaire de sans-abris et de tout ce que la société refoule. Balades, donc, géographiques, mais aussi politiques, sociales, parfois surréalistes ; on pense à cette exploration du cimetière des Capucins à Rome, décoré de vieux os dispersés anonymement, qui nous rappelle « cruellement la perte définitive d'individuation qui suit la fin de la vie ». Détachement, désinvolture, mais en même temps extrême attention aux détails caractérisent cette

plume sobre et élégante, qui a quelques ressemblances avec celle d'écrivains allemands du début du dernier siècle. C'est le paysage urbain, dans tout ce qu'il a d'incongru, qui parle ici, laissant le voyeur en périphérie de son regard.

Laurent Albarracin, dans *Résolutions*, note quant à lui « simplement des choses qui se font rire entre elles ». Il s'agit ici d'un recueil d'aphorismes bien post-moderne, où les propositions, plus que de révéler les contradictions du langage ou du monde, disent souvent l'impossibilité de formuler un sens, même paradoxal. Voilà de drôles de vérités, des « résolutions » absurdes, comme celles qui s'achèvent un 2 janvier, mais aussi des réponses farfelues à des problèmes de tout temps irrésolus. Si certaines de ces « résolutions » prêtent à réfléchir, nous amènent à voir le revers des choses, d'autres cependant restent un peu trop obscures au commun des mortels : « Le bol est nos mains bues ». Ainsi en est-il de ces formules tautologiques dont l'auteur s'amuse – et abuse parfois : « La chance est chanceuse », « un signe de signes », « connais-toi toi-même toi-même ». Nonobstant ces quelques accrocs, on lit avec plaisir ce livre plein d'humour, de traits d'esprit, de jeux verbaux, de poésie, où pointe souvent une belle lucidité jamais lourde : « Voir est avide et vain. C'est vouloir percer un coffre en le frottant de toutes ses forces avec un chiffon ».

Judy Quinn

Gabriel Báñez

LE MAL DANS LA PEAU

Trad. de l'espagnol par Frédéric Gross-Quelen

La dernière goutte, Strasbourg, 2012,

189 p. ; 29,95 \$

On retrouve dans Gabriel Báñez, auteur argentin mort en 2009, peu connu hors de son pays, une sorte de condensé de la littérature occidentale des cent dernières années. Les grandes influences y sont évidentes, de Sartre et Camus jusqu'aux maîtres uruguayens et argentins qui l'ont précédé, notamment Juan Carlos Onetti, dont le roman *Le puits* semble se refléter comme en eau trouble dans *Le mal dans la peau*. Et si on se rappelle que *Le puits* a été écrit la même année que *La nausée* de Sartre (1938), les deux romans s'inscrivant dans la même mouvance existentialiste (liberté de choix, irrationalité de la vie, vain désir de vérité, nihilisme, présentation des événements de façon froide et séquentielle et selon un ordre qui tient plutôt du hasard que de la morale, refus de toute fausseté), on comprendra que Báñez est comme un revenant des années 1930 et 1940. À noter d'ailleurs que son narrateur s'appelle Damien Daussen, un nom tout à fait onettien. Mais tout autant, c'est auprès de *L'étranger* de Camus qu'il faut chercher la source de ce roman désarmant. On y retrouve le même rythme syncopé et froid des monologues de Meursault, cette façon de se dépeindre sans complaisance, pas même avec cynisme, simplement en se montrant sans fard et sous un jour qui ne peut d'aucune manière plaire. Également le ton sobre, l'absence de sentiments, les gestes qui relèvent du hasard ou de l'impulsion et qu'il serait vain, illusoire, inutile, ou trop fatigant de repousser. Puis cette absence de remords, de compassion humaine, d'intérêt envers son prochain qui mènera Meursault à sa perte. Ajoutons-y la passivité lymphatique du narrateur, l'amertume qui enveloppe chacun de ses propos, l'absence de toute tentative de justification, les descriptions brèves mais à la fois précises à l'excès, les dialogues vifs et naturels (surtout

Istanbul bien-aimé, la victoire du oui !



ceux des femmes), on comprendra que Camus n'est jamais loin. Il y aussi ce sentiment que très vite il y a ici anguille sous roche et que cet homme n'est pas que désabusé : il porte en lui une sorte d'anathème, outre celui que lui confère sa simple humanité, qui donne l'impression que la simplicité du récit, des dialogues, du personnage lui-même est fausse, que la boue n'est pas loin, que les indices subtilement laissés ici et là ne vont pas rester sans suite – et là c'est sans contredit Onetti qui se dessine derrière.

Par son côté noir et son personnage franchement désagréable, le roman pourra paraître rébarbatif à certains. Mais il serait dommage de s'arrêter là, car Báñez est un écrivain véritablement remarquable. Son écriture naturelle, fluide et sensuelle, sans fioriture aucune (parfaitement reproduite par le traducteur Frédéric Gross-Quelen), où l'élégance surgit essentiellement de la fraîcheur et de la spontanéité des phrases, vient faire écran à la dureté des propos, à la médiocrité du personnage – et nul doute que cela est voulu et fort réussi, car se crée ainsi une sorte de ballet à l'équilibre finement tissé entre bien et mal, beau et laid, moralité et amoralité, ordre et chaos. Les femmes que notre antihéros fréquente sont pour leur part pleines de vie et de vérité aussi, et là encore on les croirait venues montrer à leur manière à quel point cet être est taciturne et aigri. Puis il y a la façon dont

il traite les humains, en particulier les Juifs et les femmes. Car l'homme est non seulement antisémite – de façon discrète et sournoise, graduelle aussi, ce qui rend cela particulièrement exécration –, il est aussi franchement misogyne, l'un allant manifestement avec l'autre. Cela suffira sans doute à faire fuir d'autres lecteurs encore, mais à nouveau il y a lieu de persévérer, car les mérites de l'auteur sont justement de savoir jouer de tous les registres, de même que des sentiments des lecteurs, avec un art consommé ; sans compter que son objectif n'est évidemment pas de défendre l'antisémitisme et la misogynie – à en juger par les deux dédicaces : « À ma femme et mes enfants juifs » ; « À Irène Meyer » (grande dame des lettres argentines et féministe notoire), ainsi que par l'impitoyable exergue de Liliana Cavani (*Portier de nuit*) sur la victime et le bourreau. Comme quoi la démonstration par l'absurde est parfois plus efficace que toute autre.

Louis Jolicœur

Orhan Pamuk

LE MUSÉE DE L'INNOCENCE

Trad. du turc par Valérie Gay-Aksoy

Folio, Paris, 2012, 832 p ; 19,95 \$

D'un roman à l'autre, le Turc laïque Orhan Pamuk nous invite à découvrir l'histoire, les ruelles et l'âme de son Istanbul bien-aimé. La cité mythique, vieille de 2500 ans, se confond ainsi avec l'auteur du *Musée de l'Innocence*, tous deux à cheval entre Europe et Asie, entre Occident et Orient, entre modernité et tradition.

Est-ce le bonheur ou le malheur que raconte ce récit de plus de 800 pages ? Doit-on se réjouir ou se moquer de la saga amoureuse de son narrateur, le riche bourgeois occidentalisé Kemal Basmaci, dit Kemal Bey, dont la passion pour la belle Füsün s'étale sur 30 ans ? « C'était le moment le plus heureux de ma vie, je ne le savais pas », affirme-t-il dès l'ouverture. Kemal connaît des moments de ferveur et de tendresse : « Désormais ma vie est liée à la tienne, dit-elle à voix basse. Cela me plut et m'effraya en même temps ». Puis l'inéluctable descente aux enfers, la douleur, l'humiliation, la jalousie. « Je crois que j'ai peur de la vie », avouera-t-il.

L'hallucinante dépendance amoureuse se déroule sur fond d'islam plus ou moins strict, de femmes voilées et recluses – ou pas –, de mosquées, de précieuse virginité. Un tableau de société brossé tel un conte des *Mille et une nuits*, heureux mélange dans lequel Pamuk excelle.

Pour tenter de calmer son obsession, le protagoniste Kemal parcourt les rues, les cafés ou les cinémas à la recherche d'objets que son amour aurait touchés. Ainsi construit-il petit à petit le Musée de l'Innocence, un lieu de mémoire ; avec une collection pour le moins bizarre, évoquant autant l'être aimé que le quotidien de la société turque de l'époque. Ce sera l'auteur lui-même, devenu personnage de son propre roman et deuxième narrateur, qui en terminera le récit.

En juin 2011, le Prix Nobel 2006 Orhan Pamuk est reconnu coupable d'avoir sali la réputation de son pays.

Histoire à suspense : Qui raconte ? Qui est l'aviateur fugitif caché dans ce tuyau d'un bateau de guerre qui amorce la traversée de l'Atlantique vers Halifax ? En quoi serait-il objet de honte pour ses parents ? Et ses deux sauveteurs, Tranché mince et Chou frisé, tous deux marins sur le *Cowichan*, qu'est-ce qui les motive ? L'histoire nous tient en haleine, la romancière ayant su semer des indices avec habileté, de sorte que la lecture s'avère ludique. Elle aura toutefois eu soin de prévenir son lecteur, dès l'incipit, que « [l]es événements ne s'enchaînent pas, ils sont des points isolés qu'on relie désespérément par des traits pour créer des formes ».

Car ce qui suscite la plus grande admiration, dans ce premier roman de Judy Quinn, lauréate du prix Robert-Cliche 2012, c'est la manière, justement, l'écriture, cette spécificité de l'art littéraire qui se manifeste ici par l'aisance à attribuer un style caractéristique à chacun des narrateurs : phrases courtes, souvent nominales chez le déserteur peu rompu à l'écriture ; logorrhée de l'octogénaire Victor Souci dont les propos qu'enregistre la petite-fille de Hunter se bousculent, comme sortis d'un moulin à paroles ; langue soignée du pilote Léopold, dernier relais de la narration. Qualité de l'écriture qui se manifeste encore par la richesse lexicale et l'apport de différents registres de langue. En effet, un vocabulaire technique employé avec mesure contribue à la représentation des mondes de la marine et de l'aviation auxquels appartiennent les personnages, ces hommes formés à la dure dont l'auteure réussit à traduire à la fois la pudeur et les sentiments. Le lecteur n'a pas de mal à ressentir l'angoisse du déserteur coincé dans sa « prison grosse comme une niche » ou à s'imprégner de la « bruine [qui] emmagasinait la lumière de la lune ». Chez Judy Quinn, la poésie n'est jamais loin. Aussi, peu importe que le portrait de Hunter reste flou. Comment arriver à connaître quiconque à partir de témoignages pâlis par les ans, voire de ouï-dire ? semble se demander la romancière. Surtout quand le principal intéressé n'a consenti à livrer de lui-même que sa minuscule image apparaissant sur la photo d'un groupe de marins ? Si l'histoire fait appel à l'attitude ludique du lecteur, elle n'en reste pas moins tragique ; d'un tragique absurde qui par moments fait penser à Beckett.

On peut affirmer que le roman *Hunter s'est laissé couler* est exécuté avec une grande maîtrise.

Pierrette Boivin

Judy Quinn

HUNTER S'EST LAISSÉ COULER

L'Hexagone, Montréal, 2012, 176 p. ; 24,95 \$



L'auteur s'était en effet prononcé, en 2005, sur le génocide arménien perpétré par les Ottomans durant la Première Guerre mondiale, sujet tabou en Turquie s'il en est, à la suite de quoi il avait dû s'exiler. Le célèbre auteur devait faire appel...

Michèle Bernard

Jean-Michel David

VOIR QUÉBEC ET MOURIR

Hurtubise, Montréal, 2012, 656 p. ; 32,95 \$

En 2014, un gouvernement majoritaire formé par le Parti québécois dirige le Québec. Un improbable vice-premier ministre de la province, Georges Normandeau, est parachuté dans la fonction de premier ministre après la

mort subite de son prédécesseur. Peu après son entrée en fonction, il décide de tenir un troisième référendum sur l'indépendance. Ce sont là les prémices de *Voir Québec et mourir*.

À la surprise de plusieurs, la nouvelle consultation de la population québécoise se solde par une victoire du oui. Résultat que le premier ministre du Canada, Jonathan Roof, refuse d'accepter. Débute alors, en sol québécois, une série d'agressions orchestrée par le gouvernement canadien : assassinats, attentats, occupation militaire qui mène à des carnages. Tout cela afin de forcer le Québec à demeurer dans la Confédération. La résistance armée s'organise, ce qui conduit à une véritable guerre civile. Dans cette période troublée, chacun doit

choisir son camp. Et les alliances sont parfois très surprenantes, voire invraisemblables...

Plusieurs personnages voient leur vie chamboulée par ces événements. C'est le cas notamment des deux protagonistes. Le premier, Benny Trudeau, chômeur sans domicile depuis six mois, connaît tout à coup la notoriété à la faveur d'une photographie publiée à la une des journaux et le montrant exubérant après l'annonce du référendum, le soir de la Saint-Jean. Le second, Marcus Fontaine, quitte son travail exécutif d'employé d'entrepôt et se retrouve lui aussi en première page du journal à la suite de sa participation à une manifestation. Lorsque leurs chemins se croisent, tous deux se lient d'amitié et sont amenés à jouer un rôle

Un ovni littéraire, de Montréal à Jérusalem, nouvelles



de premier plan dans les péripéties qui vont conduire au point culminant du récit : une seconde (ou plutôt une troisième si on n'oublie pas celle de 1760) bataille des plaines d'Abraham.

Dans ce thriller de politique-fiction, Jean-Michel David imagine le pire des scénarios qui pourrait succéder à une déclaration d'indépendance du Québec. On aimerait croire que tout cela est hautement romanesque et n'a rien de plausible. Pourtant, certains faits récents de l'actualité tendent à démontrer que, malheureusement, le Québec n'est pas à l'abri de la violence découlant de choix politiques qui répugnent à certains.

Gaétan Bélanger

Serge Lamothe LES ENFANTS LUMIÈRE

Alto, Québec, 2012, 165 p. ; 20,95 \$

Des êtres – on n'ira pas jusqu'à les qualifier d'humains –, les *Baldwin*, sont à même de se métamorphoser par la seule modification de leur ADN : ce sont les enfants lumière, une sorte de résultante imprévisible du concept d'identité variable...

Dans son nouveau roman, *Les enfants lumière*, Serge Lamothe présente une conception de la posthistoire apparemment plus proche d'une certaine mythologie du futur que de l'anticipation plausible. Le risque avec ce genre d'ex-

centricité esthétique, c'est que le projet ne dépasse guère le stade de l'exercice de style désincarné et qu'il ne demeure qu'un baroque objet de curiosité. Paru chez Alto, ce roman à la fois festif et cérébral est caractérisé *a priori* par une virtuosité linguistique, une inventivité exacerbée en raison de l'exposition d'un imaginaire surréel fantaisiste qui n'est pas sans rappeler le Vian des premières explorations littéraires, époque *Vercoquin et le plancton*.

Or si Serge Lamothe étonne par sa verve, c'est néanmoins surtout pour la profondeur politiquement cohérente de son imagination débridée que l'on doit reconnaître la pertinence du projet de cet aspirant virtuel à l'école de 'Pataphysique. Le regard allégorique préoccupé qu'il pose sur les dérives des régimes politiques *tout-à-l'argent* mérite que l'on aille au-delà de la simple peinture de ces créatures monstrueusement merveilleuses. Car même s'il ne résiste pas à la tentation du *freak-show* spectaculaire, Lamothe canalise l'exploitation de ses personnages mutants en dirigeant le tir vers une critique à l'endroit de la chose politique où l'on repérera aisément la finalité des allusions : on assiste ainsi à la fin du régime turbolibéral de même qu'à la dissolution du cybercapital.

« Soudain, quelqu'un hurle dans un porte-voix des paroles indistinctes. C'est un ordre de dispersion, mais cela res-

semble davantage à un cri de guerre. » Baignant dans un climat d'insurrection sous haute tension sociale, la posthistoire ici narrée semble vouloir donner un écho excessif, une projection amplifiée aux événements qui ont marqué le Québec au printemps 2012.

Il est clair que la lecture d'un tel ovni littéraire nécessite de la part du lecteur des concessions consenties de bonne foi : il lui faut faire plier ses résistances rationnelles s'il compte se donner une chance d'adhérer à la proposition audacieuse de Serge Lamothe.

Simon Roy

Emmanuel Kattan LES LIGNES DE DÉSIR

Boréal, Montréal, 2012, 248 p. ; 22,95 \$

Le nouveau roman d'Emmanuel Kattan est une quête des absents qui devient quête de soi, grâce à des chemins personnels, libérés de tout tracé préalable, à des « lignes de désir ». De Montréal à Jérusalem, le récit oscille entre un passé individuel rempli de souvenirs d'enfance et un présent envahi par l'histoire collective d'un espace social déchiré. Première absente, Sara, jeune étudiante en anthropologie, de père juif et de mère musulmane, disparaît à Jérusalem ; son histoire ouvre le texte sur un ton de polar. Le lecteur a tôt fait de se rendre compte que l'enquête policière est un fil directeur trompeur, prétexte à une description de vies multiples en cette ville où chacun est sommé de choisir son camp.

Un autre absent recherché dans cette œuvre originale est Dieu. Plusieurs personnages aspirent à le retrouver, mais seule une démarche libérée des contraintes de religions exclusives et qui révère l'humain presque autant que Dieu permettra d'atteindre la spiritualité perdue.

Le lien entre les absents est Daniel, le père juif venu en catastrophe chercher sa fille. Sa vie est marquée par les disparitions : sa femme d'abord, décédée d'un cancer, sa fille maintenant, et entre les deux, sa foi. Son périple en terre ancestrale est une épreuve dont il sortira grandi malgré tout.

À la frontière d'une utopie nouvelle

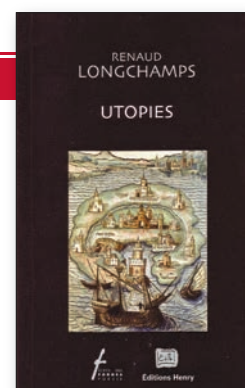
Renaud Longchamps n'est pas un poète contemplateur de la beauté, cette beauté de la nature « dont on nous cache les innombrables défauts », écrit-il. Il est poète de la révolte. La sienne se fait en continu, dirait-on, et sans mise en scène. C'est la conscience de son propre cri devant le hasard nécessaire qui mène l'univers et nos vies. Le cri, voilà ce qu'il nous reste quand on s'est nourri de physique quantique et de nihilisme. La liberté ? « La liberté fait toujours le jeu du hasard / Nous le savons. » Tandis que la religion n'est qu'une « maladie de l'espèce ». Il y a bien ces « dieux odieux » tout en haut qui s'amusent de nos souffrances. Qui sont-ils au juste ? Une autre de nos chimères ? Les dieux, dit Longchamps, sont nés en même temps que l'espèce humaine. En fait, pourquoi ce cri ? Est-ce qu'il ne serait pas, lui aussi, programmé ? La parole de Longchamps est en apparence très affirmative, elle plante le clou et pioche dessus. Mais elle pioche sur du vide. Tout se qui se construit est aussitôt détruit. La révolte tord les hiérarchies, défait les oppositions, se met elle-même en boîte. Il ne reste peut-être, au fond, que ce « nous », mot de quatre lettres autour duquel s'articule la trentaine de longs textes en vers qui composent ce recueil, « ce rêve qu'on appelle nous », écrivait Tzara. Nous sommes, humains, victimes d'une seule et même réalité ; c'est déjà ça de pris, comme on dit, on n'est pas seuls à nager dans cette « fosse à immondices ». La réalité : la corruption, la souffrance, la mort ; comment quelques grains de lumière ont-ils pu en arriver à ça ? Le questionnement de Longchamps s'arrêtera ici, à la frontière d'une nouvelle utopie.

Judy Quinn

Renaud Longchamps

UTOPIES

Écrits des Forges, Trois-Rivières/Henry, Montreuil-sur-Mer, 2012, 154 p. ; 18 \$



Nombreux sont les pièges, les stéréotypes, les récits attendus, les discours préétablis dans lesquels un tel contexte socio-historique aurait pu faire tomber le roman. Mais rien dans ce texte ne sombre dans le déjà-dit. Kattan se refuse à choisir et évite toute conclusion du récit qui pourrait être lue comme une prise de parti.

Cet ouvrage, d'une gravité extrême, est écrit dans une langue à la fois simple et pleine de surprises stylistiques. Le roman est nourri d'une culture littéraire, biblique et coranique qui en renforce l'armature. Enfin, l'enchevêtrement des multiples voix qui se croisent dans divers modes de récits (narration à la troisième personne, journal intime, courriels, récit biblique) rythme le texte et tient le lecteur en haleine jusqu'à la fin.

Soundouss El Kettani

Charles Bolduc

LES TRUITES À MAINS NUES

Leméac, Montréal, 2012, 140 p. ; 14,95 \$

« On se dit que l'instant va filer comme une truite qu'on essaie d'attraper à mains nues » (« Des moments de clarté absolue »). Bien qu'il soit en proie au doute et qu'il s'en satisfasse, Charles Bolduc est à sa façon un analyste de son époque à la pensée pénétrante. Par cet art qu'il a de capter sur le vif ces petits instants fugitifs, il arrache ses nouvelles d'un matériau nommé la vie, comme d'autres, plus torturés, délivrent de leur cœur des poèmes ciselés. *Les truites à mains nues* est un recueil dense, travaillé, de trente nouvelles très brèves, dépassant rarement les cinq pages. L'auteur avait publié en 2006, également chez Leméac, *Les perruches sont cuites*.

Dans ces portraits des petites névroses triviales, Bolduc s'aventure dans des zones peu fréquentées, vertigineuses ; ainsi cet homme bizarre qui aime se parler à lui-même : « Je composais des

opéras à l'usage exclusif des indicateurs du tableau de bord, flinguant sans fin ma voix sur les épaves du silence » (« Les voix ont presque disparu »). Parfois l'humour noir proche de celui d'un Roald Dahl propulse le texte vers une impasse d'une absurdité déroutante qui laisse béat d'admiration consternée (« Plusieurs centaines de Michel Tremblay »).

Mais bien plus que ses histoires en mode mineur, c'est la langue précise et nuancée de Bolduc, fébrile, aux tournures souvent étonnantes, qui provoque l'adhésion. Ces rêveries du glandeur solitaire au parcours *papillon* proposent au final une ode lucide à la vie. Avec une perspicacité crue, le nouvelliste fait la démonstration que l'humain est une créature à la fois intelligente et insignifiante qui s'affaire à d'ambitieux ou de bien frivoles projets. Les personnages qui composent le recueil de Charles Bolduc, à force de « tordre le torchon de l'existence », exposent en effet toute la vanité de l'activité humaine. Et c'est par les charmes de l'écriture que l'auteur tente,

chez Antonin Artaud, maître Brautigan...



trente fois plutôt qu'une, de débusquer l'essence de ce qui compose la trame de nos futiles existences.

Les truîtes à mains nues est de ces livres que l'on doit, une fois lus, abandonner sur un banc de parc ou un siège d'autobus, sachant avec certitude qu'ils produiront un effet radieux sur celui qui osera l'arracher à l'absence du regard.

Simon Roy

Nicolas Tremblay

UNE ESTAFETTE CHEZ ARTAUD

AUTOGENÈSE LITTÉRAIRE

Lévesque, Montréal, 2012, 213 p. ; 25 \$

L'œuvre d'Antonin Artaud est sans contredit l'une des plus imposantes, des plus troublantes à avoir jamais été publiées. Parce que sa parole, tantôt souffrante, tantôt exaltée, est profondément, cruellement vivante, soufflante, charnelle. Elle mord, crache, saigne et sue. Elle sécrète de l'intelligence pure, brute et crue. Et, pour cela justement, elle dérange, effraie. Et, pour cela justement, on l'a qualifiée de folle. Affaire classée.

Et pourtant non. Voilà que, pour la plus grande joie des lecteurs d'Artaud (et des lecteurs tout court), paraît, chez Lévesque éditeur, un livre étrangement attrayant, au titre mystérieux : *Une estafette chez Artaud*. Son auteur : Nicolas Tremblay. Son histoire : celle d'une rencontre, d'un savoir, d'un choc langagier. Celle de Nicolas Tremblay, mort en 2015.

Celle de son « histoire » avec l'œuvre d'Artaud, relatée par sa descendance. En effet, quelques générations se sont succédé depuis la mort de Nicolas et c'est depuis ce lointain futur que sont examinées, interrogées son existence certes, mais également son époque, c'est-à-dire la nôtre. Aussi, fort d'une structure éclatée, qui mélange avec adresse les genres littéraires – du roman au théâtre et de la biographie à la poésie –, le récit porte un regard critique sur les mœurs, les fuites et les dérapages de notre époque (monde politique, milieu universitaire, famille), et sur l'aterrante platitude de toute vie ordonnée, cordée, domestiquée.

La connaissance qu'a l'auteur de l'œuvre et de la vie d'Antonin Artaud est magistrale. Et elle l'est d'autant plus qu'elle est viscérale, embrassant l'œuvre dans sa totalité : de Héliogabale à Van Gogh, du Mexique à Rodez, de la Cruauté aux glosolalies, tout, vraiment tout y est. De plus, en intégrant à la biographie de Nicolas Tremblay (le personnage) celle d'Antonin Artaud, Nicolas Tremblay (l'auteur) renvoie la littérature à son devoir premier : ébranler, secouer, traverser le corps du lecteur jusqu'à ce que sa parole, sa voix en soient trouées, vidées des savoirs imposés, libres enfin d'accueillir en leur souffle celui de l'autre, le vivant en ce qu'il recèle encore d'étonnement, de délire, de furie.

En fait, à la lecture de *l'Estafette*, il surgit à l'esprit des mots, des images : foudre, magie, tonnerre, fulgurance.

Disons-le franchement : cette « autogenèse littéraire » est l'œuvre d'un écrivain de la plus haute intensité. Et la parole de son auteur, une parole d'une intelligence rare qui fait honneur à celle d'Artaud, rompant avec l'éternelle opposition raison/folie et rappelant, acharnée, que la mission première de tout être pensant est non pas de reproduire la réalité, de s'y fondre mais, au contraire, de la tordre, de la malmenier, de la transformer ; bref, de lui faire dire autre chose que ces banalités, clichés et lieux communs dans lesquels nous baignons trop souvent et qui, à force de répétitions, tuent en nous la parole et, pire encore, son désir.

Alexandre Lizotte

Éric Plamondon

HONGRIE-HOLLYWOOD EXPRESS

Le Quartanier, Montréal, 2011, 164 p. ; 21,95 \$

Comme d'autres auteurs du Quartanier, Éric Plamondon amène avec *Hongrie-Hollywood Express* un vent de fraîcheur dans le monde plutôt convenu du roman québécois. Replacée dans la littérature mondiale, cette œuvre n'est pas absolument nouvelle, Plamondon devant entre autres beaucoup à son maître Richard Brautigan, dont le titre de son ouvrage, qui fait référence à *Tokyo-Montana Express*. Il y a aussi un peu de Georges Perec dans ces listes, courts poèmes ludiques et autres descriptions de style journalistique qui forment les chapitres de ce livre atypique. Mais nous ne sommes pas en terrain très connu. Le roman – appelons-le ainsi, puisqu'il n'y a pas d'autres termes – construit au fil des pages une logique bien à lui, où le drame d'une existence est raconté dans un jeu formel qui le brise et l'aplanit. Cette existence, c'est celle de Johnny Weissmuller, le célèbre interprète de Tarzan dans le film de 1946. Cet ancien médaillé d'or aux Jeux olympiques fut en son temps l'acteur le mieux payé d'Hollywood. Les millions de femmes qui rêvaient à lui n'ont jamais su ce qu'il lui arriva ensuite : après des déboires amoureux et financiers, il finira ses jours comme placier dans un restaurant de Las Vegas, avant de mourir à Acapulco.

Un cadeau : Margaret Laurence

C'est un magnifique cadeau que les éditions Alto font au lectorat francophone en lui rendant accessible l'œuvre de Margaret Laurence (1926-1987), tenue au Canada anglais pour l'équivalent d'une Gabrielle Roy. Avant 2008, année où Alto a entamé la publication du *Cycle de Manawaka* – série de cinq romans qui forme le grand œuvre de la romancière manitobaine –, le lecteur francophone n'avait guère qu'une traduction de *L'ange de pierre* vieille d'une trentaine d'années (mais tout de même signée Claire Martin) et d'*Une divine plaisanterie* (Joëlle Losfeld, 2006) à se mettre sous la dent.

Une maison dans les nuages relate le séjour au Somaliland effectué par la romancière de 1950 à 1952 pour accompagner son mari ingénieur, chargé d'y superviser la construction de réservoirs d'eau dans le désert. Ce livre, dont le titre anglais (*The Prophet's Camel Bell*) n'a rien à voir avec celui adopté en français, date de 1963. Les textes que Laurence avait publiés jusque-là sont toujours inédits en français : *A Tree for Poverty* (1954), une anthologie de poèmes et de contes somaliens (Laurence raconte d'ailleurs la genèse de ce livre dans *Une maison dans les nuages*) ; *This Side Jordan* (1960), un roman ; et *The Tomorrow-Tamer* (1963), un recueil de nouvelles, qui ont pour caractéristique commune de se dérouler au Ghana.

L'Afrique a laissé une forte empreinte sur Margaret Laurence ; *Une maison dans les nuages* nous aide à en apprécier l'étendue. Contrairement à sir Richard Burton, qui tenait les Somalis en piètre estime, la jeune Margaret leur témoignait une curiosité ouverte et bienveillante, en dépit des malentendus qui ponctuaient ses rapports avec eux. Il faut voir le portrait savoureux qu'elle trace de Hersi, un employé de son mari auprès de qui elle apprenait le somali, de Mohammed (leur cuisinier), d'Arabetto (un mécanicien) ou d'Abdi (leur chauffeur). On trouve un peu de tout dans ce livre : des observations pleines de finesse sur le Somaliland et ses mœurs ; des descriptions bien senties des lieux, tels Zeilah et Djibouti ; des anecdotes, tantôt insolites (par exemple au sujet des *jinnas* noires, aussi appelées « fourmis-cadavres »), tantôt effarantes (par exemple à propos d'une fillette prostituée, Asha). Récit de voyage magistral (et magistralement traduit par Dominique Fortier), *Une maison dans les nuages* constitue une excellente introduction à l'univers de Margaret Laurence.

Patrick Bergeron



Margaret Laurence

UNE MAISON DANS LES NUAGES

Trad. de l'anglais par Dominique Fortier

Alto, Québec, 2012, 377 p. ; 27,95 \$

Sa vie est relatée par un certain Gabriel Rivages qui, à sa façon, aurait voulu, lui aussi, avoir sa biographie. Il est de ces hommes qui ont à peu près tout vécu mais n'ont rien accompli. Deux parcours de l'échec qui s'entrelacent et traversent l'histoire de l'Amérique depuis l'arrivée massive d'immigrants hongrois à la fin du XIX^e siècle. À part les quelques répétitions qui auraient pu être évitées – des détails de l'histoire de Weissmuller racontés plusieurs fois, sans élément nouveau –, le roman de Plamondon est une belle réussite formelle. Il montre aussi que l'on peut toucher au drame sans tomber dans le pathétique ou le cynisme.

Judy Quinn

Uwe Tellkamp
LA TOUR

*HISTOIRE EN PROVENANCE
D'UNE TERRE ENGLOUTIE*

Trad. de l'allemand par Oliver Mannoni
Grasset, Paris, 2012, 976 p. ; 39,95 \$

Il existe dans la proche banlieue de Dresde un quartier juché sur une colline qui abritait, au début des années 1980, une partie de la classe intellectuelle locale. Cet endroit, c'est la tour qui coiffe le roman d'Uwe Tellkamp. Sous-titrée *Histoire en provenance d'une terre engloutie*, cette fiction décrit, sur un millier de pages, les faits et gestes d'un groupe d'individus issus de ce milieu. À proprement parler, ce livre foisonnant n'a

pas d'intrigue, il en a cent qui se lisent comme une longue chronique de la vie quotidienne en République démocratique allemande aux dernières heures du régime communiste.

Au centre de ce petit monde, la famille et la belle-famille de Richard Hoffmann, la cinquantaine, médecin compétent, mari infidèle mais père aimant. Citoyens respectueux des consignes politiques en public, tous expriment, sur des registres différents, leur dégoût du monde qui les entoure sitôt qu'ils se retrouvent en petits cénacles. Pour chacun, mener sa vie consiste à contourner, avec plus ou moins de succès, les interdits d'un pouvoir vétillaux et omniprésent. Trois personnages constituent les principaux protagonistes du roman. ►

fini le désespoir, en Arménie



D'abord, on fait la connaissance de Christian, le fils de Richard et quasi-double de l'auteur, qui veut comme son père devenir médecin « pour connaître la gloire ». Collégien complexé à cause de son acné, il finira dans les prisons de l'armée. De son côté, son père Richard s'accommode comme il le peut des contraintes qu'imposent le régime et ses amours secrètes. Il y a enfin Meno, l'oncle et le beau-frère, entomologiste de formation, qui gagne sa vie comme directeur de collection chez un grand éditeur qui doit sans cesse composer avec la censure.

Autour d'eux, Tellkamp fait graviter une nuée de personnages emblématiques : le scientifique à qui son savoir et ses relations permettent de vivre sur un grand pied, l'apparatchik qui lui aussi joue les grands seigneurs dans un monde d'esclaves, le poète dont on n'arrive pas à cerner les intentions, la maîtresse délaissée qui veut se suicider. Mais quel que soit leur statut, tous font comme les Hoffmann et essaient de tirer le maximum de leur situation, soit par l'esquive, soit en multipliant les magouilles et les arrangements à la petite semaine.

Balzacien par son ampleur et la minutie de sa reconstitution, *La tour* est sans contredit un tour de force littéraire et un exceptionnel document sur la désintégration du communisme en Allemagne. Pour autant, sa lecture n'est pas toujours aisée. Il arrive même qu'on y

perde pied. Est-ce dû au choix stylistique de Tellkamp dans certains passages (les « délires » de Meno diariste, par exemple) ? Est-ce dû au manque de repères qui nous auraient permis de déchiffrer les codes de comportement imposés par une société totalitaire (« Josef Redlich n'avait jamais expliqué son goût privé pour l'instance objective ») ? Est-ce dû, tout simplement, aux maladresses de la traduction (« [...] les fenêtres du quartier envoyaient leurs reflets sur le sol ») ? Toujours est-il que *La tour* est peut-être le grand monument littéraire salué par la critique, mais il faut préciser que sa lecture est un plaisir qui se paie de beaucoup de persévérance.

Yvon Poulin

Patrick Senécal MALPHAS

T. 1, LE CAS DES CASIERS CARNASSIERS
Alire, Québec, 2011, 337 p. ; 24,95 \$

Après s'être abîmé jusque dans les tréfonds de la détresse humaine dans ses quatre romans précédents (en fait depuis *Les sept jours du talion*), Patrick Senécal a jugé qu'il était temps de s'aérer l'esprit, de rompre avec le désespoir. En écrivant *Malphas*, l'auteur a décidé de se faire égoïstement plaisir. Imaginez ce curieux croisement : la série télévisuelle *Virginie* absorbée par l'univers de *Saints-Martyrs-des-Damnés*, l'étrange film de Robin Aubert...

Le cégep de Malphas, situé à Saint-Trailouin, accueille la lie du réseau collégial québécois, dont le prof déchu Julien Sarkozy. Assumant pleinement les symptômes psychotroniques de sa proposition, Senécal glorifie le grotesque, l'hénaurme. Des personnages unidimensionnels, définis caricaturalement. En misant sur le ridicule et l'humour peu subtil des dialogues, il privilégie la frange adolescente de son lectorat qui appréciera, qui sait, le cadre exutoire de cette école en folie. Le lecteur est entraîné sans nuance en pleine série B, un peu comme dans *Oniria*, une autre de ses œuvres mineures. Alors que dans ses romans noirs antérieurs Patrick Senécal montrait la voie à suivre, il se contente ici d'imiter des devanciers sans grand talent, se perdant volontairement dans une parade de clichés grossis, qu'il raille exagérément pour peut-être mieux s'en distancier.

Soutenant désavantageusement la comparaison, le caractère baroque et irrévérencieux de *Malphas* évoque le souvenir d'*Aliss*, sans le caractère initiatique si fondamental. Si le lien avec le roman de Carroll cautionnait la démesure et les entraves à toute vraisemblance, *Le cas des casiers carnassiers* cherche en vain sa pertinence et ne trouve de fondements que dans la liberté débridée, ce qui confine le roman dans une facilité convenue à laquelle l'auteur, habituellement rigoureux, n'avait jusqu'ici jamais cédé.

Lire *Malphas* comporte certains avantages : une appréciation de ce qui fait la force des meilleurs romans de Senécal. L'excès de dialogues drolatiques noie ici l'introspection noire. On est ainsi privé de ces soliloques intenses qui font plonger le lecteur dans la débâcle psychologique tortueuse et torturée de l'antihéros. Avec *Malphas*, Senécal renonce aux instruments mêmes de son succès passé : l'exploitation du thème de la cruauté, la recherche forcenée d'une idée de justice, l'examen de la nature profonde du mal.

Simon Roy

Marie-Sissi Labrèche

Amour et autres violences est un recueil de nouvelles de Marie-Sissi Labrèche, une compilation de douze textes écrits en marge de l'œuvre de l'auteure. Mis à part « Travelling », qui est un inédit, toutes les autres nouvelles ont déjà été publiées dans des revues, un cahier ou un numéro spécial. Certaines vous sont même peut-être déjà connues en raison des prix qu'elles ont remportés.

Si l'on pense aux romans de Marie-Sissi Labrèche, qu'il s'agisse de *Borderline* (2000), de *La brèche* (2002) ou de *La lune dans un HLM* (2006), les mêmes thèmes centraux nous reviennent à l'esprit : amour, sexualité, violence et folie, et c'est autour de ceux-ci que gravitent les nouvelles sombres d'*Amour et autres violences*. De l'inceste au meurtre passionnel, Marie-Sissi Labrèche y aborde l'amour sous toutes ses formes de violence. Chacun des textes décrit et réécrit la chair malmenée. Les relations amoureuses ou sexuelles qu'on y trouve sont toutes dysfonctionnelles. L'acte sexuel n'est qu'un plaisir arraché, un orgasme volé à l'autre, justifié par toutes les formes d'amour imaginables qui font mal. Les personnages de ces nouvelles sont tous de sexe féminin, des femmes, des filles vulnérables, sinon folles. Elles sont partout présentées dans le mal-être – malaise – de leur relation intime, littérairement et littéralement mises à nu. *Amour et autres violences* n'est pas un recueil de textes érotiques, pas ce genre de bouquin que l'on tient d'une seule main, pas plus qu'une balade pornographique dont on lit une nouvelle de temps à autre pour s'exciter. Tout le plaisir de lecture réside probablement dans le genre autofictionnel qu'a adopté Marie-Sissi Labrèche depuis quelques textes maintenant, pratique faisant du lecteur un témoin, lui assignant la posture de lecteur-voyeur. Cette impression d'assister à une réunion familiale à laquelle on ne nous aurait jamais invités, mais de demeurer jusqu'à la fin, par curiosité peut-être, afin de ne rien manquer de ce qui n'est pas notre monde. Vous n'aurez pas à vous faire prier pour parcourir d'un bout à l'autre les pages qui composent ce recueil et ne resterez pas, non plus, sur votre faim puisque la dernière nouvelle que vous aurez à lire, « Mon Montréal à moi », est probablement la meilleure, la mieux construite. Très rapidement, vous vous sentirez happé par le rythme d'écriture, mais, peut-être aussi, choqué par le contenu. Néanmoins, si vous aimez ce que Marie-Sissi Labrèche a publié jusqu'à maintenant, alors ce recueil est un incontournable : différent, déstabilisant, voire vexant à souhait.

Émilie Fortin

Marie-Sissi Labrèche

AMOUR ET AUTRES VIOLENCES

Boréal, Montréal, 2012, 164 p. ; 19,95 \$



Denis Donikian

VIDURES

Actes Sud, Arles, 2012, 360 p. ; 38,50 \$

Vidures. Ce qui est vidé et jeté. Les ordures crevées par des chiffonniers dans une décharge en Arménie. Les hommes, les femmes et les enfants qui en vivent. Des vies dures. Elles sont devenues les rebuts d'une société malade, elles s'empoisonnent le sang des émanations pestilentielles, empestent la décomposition, suintent, grognent, de plus en plus courbées, pour finalement disparaître sous les tonnes de détritiques d'Erevan, la capitale arménienne. Elles n'auront pas droit à une tombe dans le cimetière bâti juste à côté ; le revers d'une même pièce.

Dans ce pays très enclavé, réduit à dix

pour cent de son territoire originel, chacun essaie comme il peut de survivre à un passé traumatisant : le génocide de 1915, encore nié du côté turc, et plus récemment, en 1988, le tremblement de terre qui a dévasté une partie du pays. Il y a aussi la corruption que ne manque pas d'évoquer l'auteur dans de savoureux dialogues entre chiffonniers philosophes, et ses corollaires, l'arbitraire, l'injustice, l'écart entre riches et pauvres. « Aujourd'hui, poursuit Edik, quand je pense à Noubarachèn, à ses prisonniers d'opinions, à ses chômeurs, à ses vieux, je pense à un stockage de vidures. »

On suit ainsi pendant une journée un abonné de la décharge, Gam', dans sa quête quotidienne des bouts de métal et autres trésors dont la population ne veut

plus. Empruntant à l'*Ulysse* de Joyce, *Vidures* donne une multiplicité de points de vue sur cette journée tout en faisant éclater les formes : dialogues de théâtre, chants grecs, portraits, etc., disent ici de façon tragi-comique la souffrance du petit peuple. Il en résulte une certaine surcharge, beaucoup de paroles, dont les allusions souvent politiques demeurent obscures pour le néophyte. Quelques notions d'histoire sont donc essentielles pour apprécier l'humour de l'auteur, mais son style vivant, coloré, pour ne pas dire libre, donne des ailes à un message parfois lourd.

Judy Quinn